



Francis Scott Fitzgerald est mort à l'âge de quarante-quatre ans, emporté prématurément par un infarctus en décembre 1940. DR

FITZGERALD, MAUVAISE PENTE

Trajectoire » Au fil d'un roman prenant, l'écrivain natif de Pittsburgh ressuscite la figure du père de Gatsby. Dans sa dernière phase, brûlé par l'alcool et snobé à Hollywood.

La vogue du biopic bat décidément son plein tant en littérature que sur les écrans du septième art. Ce qui nous vaut assez souvent des opus bien inspirés, voire haletants. Nouvel exemple avec *Derniers feux sur Sunset* de Stewart O'Nan, né en 1967 et l'une des meilleures plumes de sa génération, qui s'est penché sur le destin écourté de l'une des grandes icônes de la littérature américaine, Francis Scott Fitzgerald, emporté prématurément par un infarctus en décembre 1940, à l'âge de quarante-quatre ans.

Avec intelligence, O'Nan s'est limité à la dernière tranche de la vie de celui qui avait incarné l'effervescence des « années folles » au lendemain de la Grande Guerre. Pour rappel, Fitzgerald s'était préparé au combat dans des camps d'entraînement intensif jusqu'à passer l'examen d'élève officier. Prête à partir pour le front en France, son unité était finalement restée à quai à cause de l'armistice de novembre 1918. Cette même année 1918 avait été celle de sa rencontre avec celle qui allait devenir, pour le meilleur et la pire, la femme de sa vie. L'excentrique, provocante et non conformiste Zelda Sayre, la fille d'un juge à la Cour suprême de l'Alabama.

O'Nan nous montre l'écrivain une vingtaine d'années plus tard. On est en 1937, Fitzgerald a certes un nom, il a connu son heure de gloire avec la parution de *Gatsby le magnifique* (1925), menant la grande vie à New York, mais aussi à Paris ou en Italie. Il sait tout du monde du spectacle, du journalisme, du show-biz ou des célébrités enrichies par la contrebande d'alcool. L'univers trépidant, de strass et d'artifice qu'il a décrit dans son roman phare. Or la

frénésie et l'insouciance des années 20 ont été balayées par la crise. La ferveur qui entourait l'auteur s'est quelque peu dissipée, il lui faut se battre pour placer ses nouvelles dans les revues. L'argent manque, l'inspiration se tarit, l'alcool est un ersatz délétère. Pire, Zelda a craqué, gagnée par les ondes funestes de la schizophrénie. D'où son internement en clinique psychiatrique.

Il rencontre une journaliste anglaise, bien introduite à Hollywood

Le roman saisit Scott dans cette période délicate où il tourne ses regards vers Hollywood. Fitzgerald tente de s'y faire une place. Mais la concurrence est rude, les lois du milieu sont sans pitié qui imposent la valse des scénaristes soumis aux sautes d'humeur et aux caprices des producteurs et réalisateurs. Rarement le nom de l'écrivain apparaîtra au générique des films auxquels il a collaboré. On voit ainsi Scott attelé au scénario d'un film sur Marie Curie qu'on lui retire pour le mettre sur celui d'*Autant en emporte le vent*, dont il est bientôt débarqué sans façon.

Flambée amoureuse

Du côté littérature, ça ne va guère mieux. Ses nouvelles sont parfois refusées dans les revues et il lui faut aussi se débattre avec Harold Ober, son agent, plutôt rapace et un peu filou sur les bords. Excellent danseur, Fitzgerald se console avec ses amis, Humphrey Bogart en tête, lors de soirées bien arrosées. Et surtout il fait la connaissance de Sheilah Graham, une journaliste d'origine anglaise, bien introduite à Hollywood. C'est le coup de foudre, la dernière

grande flambée amoureuse d'un hypersensible. Une passion partagée, quoique difficile, aiguillée par la jalousie et le sentiment de culpabilité que l'écrivain ne peut s'empêcher de ressentir à l'égard de Zelda. Elle est toujours sa femme, il va la trouver assez régulièrement dans sa clinique, à l'occasion avec leur fille Scottie. Charnellement leur couple est mort, mais l'image de Zelda s'interpose souvent entre Scott et Sheilah comme une ombre ou un remords.

Le portrait de Zelda et de ses troubles mentaux mortifiants est l'un des temps forts du roman. Comme la description de l'amour réciproque de Scott et Sheilah, qui innerve le récit et en exacerbe la tension. De bout en bout, Stewart O'Nan tient les fils d'une narration très précise qui offre par ailleurs un tableau sans fard de l'atmosphère des studios. Acteurs, vedettes, starlettes, cinéastes, producteurs défilent dans ces pages tels les grands ou petits carnassiers d'une jungle sans pitié. Autre réussite du livre, la manière subtile qu'a O'Nan de montrer Fitzgerald au travail, tennillé par l'urgence d'accoucher de son dernier roman. Ce sera *Stahr* (*Le dernier nabab*), directement inspiré de l'expérience de ses années passées en Californie. Un texte testament pour lequel Sheilah lui offre une aide inestimable en engageant une jeune dactylo aussi futée qu'effaçable, Frances, surnommée par l'auteur «Françoise» en souvenir de Proust.

Enfin le meilleur compliment que l'on pourrait adresser à Stewart O'Nan, c'est qu'il nous invite à retourner à l'œuvre même de Fitzgerald, peintre des sortilèges et des désenchantements de l'amour. Au cœur de ce vieil et éternel «love boat», qu'emporte sans fin le courant violent des passions. »

ALAIN FAVARGER

» Stewart O'Nan, *Derniers feux sur Sunset*, trad. de l'anglais par Marc Amfreville, Ed. de l'Olivier, 391 pp.

JEUNESSE

DÉTOURNEMENT DE CONTE

Pour enfants » Jean Poucet est le plus petit et le plus malin des enfants de la colonie de vacances et ses camarades l'apprécient beaucoup. Mais un matin, catastrophe! Le boulanger ne leur a pas livré de pain. Pour qu'ils oublient leur faim, le directeur les envoie faire une chasse au trésor dans la forêt. Poucet et ses six copains retrouvent leur chemin grâce à des cailloux blancs semés en route. Mais en repartant, ils se perdent à nouveau et arrivent devant une maison qui résonne de cris d'enfants, habitée par un homme inquiétant... Sont-ils chez un ogre? Un roman très amusant pour les débutants, qui les aidera à développer leur imagination en leur proposant ce «détournement de conte». » CH

» René Guichoux, *Le Petit Poucet (ou presque)*, Nathan, coll. Premières lectures, 32 pp., dès 6 ans.



À LA FOLIE

Pour ados » Gabriel, 16 ans, orphelin de père ayant grandi sur l'île de La Réunion, accompagne sa mère durant l'été dans un domaine perdu au milieu des Landes où elle a été engagée comme domestique. Solitaire et passionné de nature, Gabriel est mal à l'aise dans ce monde d'apparences et de non-dits. Mais quand les petits-enfants des châteaux arrivent, il s'éprend d'Eléonore, jusqu'à perdre contact avec la réalité. Un roman où le malaise qu'on ressent dès le début avec le héros monte en puissance et où le lecteur lui-même ne sait plus où est la limite entre rêve et réalité, pris comme le héros dans la sauvagerie de l'amour fou. Un peu long, ce texte est à réserver aux lecteurs confirmés. » CH

» Jo Witek, *Le domaine*, Actes Sud Junior, coll. Romans Ado Thriller, 336 pp., dès 14 ans.



La mère nourricière



Roman » Elle est entrée en cuisine comme on entre en religion. Après une sorte de révélation survenue à l'âge de seize ans, et avec la même soif d'absolu. Partie de rien, la Cheffe, comme l'appelle le narrateur jusqu'aux dernières pages du roman, convertit à son art ensorcelant les gastronomes de Bordeaux. Mais le

charme se rompt. Survient la Chute, ou plutôt, la traversée du désert dans laquelle l'entraîne le fruit (sec) de ses entrailles: sa fille, envers qui elle nourrit une incurable culpabilité.

Prix Goncourt 2009 pour *Trois femmes puissantes*, Marie Ndiaye brosse le portrait d'une cuisinière sans compromis à travers le regard amoureux de son employé préféré. Entre la femme bénie des dieux de la chère mais effacée derrière son magistère et son disciple, l'auteure tisse un lien fragile et émouvant. Elle impose toutefois à son lecteur la même exigence que la Cheffe à ses clients. Mais si la cuisinière tend vers les plats dépouillés de tout artifice, d'une austérité monacale, la phrase de rien, la Cheffe, longue, compacte, manque de dégoûter. Courage, c'est sur la durée qu'elle révèle ses saveurs. » SERGE GUMY

» Marie Ndiaye, *La Cheffe, roman d'une cuisinière*, Ed. Gallimard, 276 pp.

A Kiruna, c'est pas la joie



Polar » La vie n'est pas forcément paisible au-delà du cercle polaire. Dans la ville minière suédoise de Kiruna, la substitut du procureur Rebecka Martinsson ne chôme pas. Le quatrième volet de ses aventures, *Tant que dure ta colère*, vient de paraître. Dans une langue plus soignée et

un style plus ciselé, l'intrigue fait la part belle à la psychologie des personnes. A celle de Rebecka bien sûr – une juriste brillante doublée d'une femme blessée –, mais aussi à ses collègues policiers et aux «méchants» de cet épisode, la famille Krekula.

Quand un jeune couple est assassiné alors qu'il faisait de la plongée dans un lac gelé pour localiser l'épave d'un avion de la Seconde Guerre mondiale, Rebecka Martinsson se retrouve à instruire une dangereuse enquête qui la ramènera aux heures sombres de la Suède, où certains citoyens collaboraient avec les nazis. Åsa Larsson, pour cette série, a déjà remporté deux fois le prix du meilleur roman policier suédois. Le cinquième opus reste à traduire. »

AURÉLIE LEBREAU

» Åsa Larsson, *Tant que dure ta colère*, traduit du suédois par Coraline Berg, Ed. Albin Michel, 334 pp.

Thomas Bernhard, l'écorché sans femmes



Biographie » *Une vie sans femmes*, un titre un brin provocateur pour raviver la figure du grand imprécateur autrichien disparu il y a des lustres maintenant. Mauvaise conscience de l'Autriche compromise avec le national-socialisme, Thomas Bernhard (1931-1989) était un écrivain véhément, maître du sarcasme et de l'ironie. On le sent bien en lisant le portrait qu'en brosse Pierre de Bonneville, sous l'angle du désintéret

qu'il aurait manifesté sa vie durant envers la sexualité. Ce en quoi il n'aurait pas été le seul, Freud y ayant renoncé, paraît-il, assez tôt, dès la trentaine. L'intérêt du livre de Bonneville est de rappeler le parcours d'embée douloureux de Bernhard. Né sans père, mal reçu par sa mère le rendant responsable de l'échec de sa vie, le futur écrivain a été souvent maltraité, battu, vivant mal aussi sa cohabitation avec un demi-frère et une demi-sœur. Pourtant ce noir tableau, bien évoqué dans les récits autobiographiques de l'écrivain, s'éclaircira le jour de sa rencontre en 1949 avec Hedwig Stawianiczek, une veuve de trente-cinq ans son aînée. «L'être vital» et cultivé avec qui il voyagera, partagera tant et tant d'émotions. Alors Bernhard, homme sans femmes, du dédain de la sexualité? Ou plutôt l'homme d'une muse unique et étrange, mère sublime et bienveillante? » ALAIN FAVARGER

» Pierre de Bonneville, *Une vie sans femmes*, Ed. L'Éditeur, 222 pp.